

Essai autobiographique
de Jac PETIT-JEAN-BORET



Préliminaires

C'est un essai autobiographique que voilà. On en éprouve tous plus ou moins l'envie, mais la réalisation suit rarement. Ce fut le cas pour moi, puisque j'ai remis cette tâche qui pourtant m'était chère, année après année. Je commence aujourd'hui, samedi 25 avril 2026 à presque 76 ans. Ça sent le sapin ?

Pourvu d'une assez bonne mémoire, je l'ouvre et la déverse dans ces pages. Je lui fais assez confiance, et bien que je la sache également faillible, je ne vais relater que ma vérité subjective mais garantie sincère.

Je n'hésiterai pas à donner des noms, les vrais, même si on ne les connaît point.

Aucune prétention littéraire, ce sera du vécu, ordinaire (bien qu'extraordinaire pour moi), du "pur et dur".

Cela prendra aussi un côté intrigue dont le mystère sera finalement dévoilé. On y comprendra en quoi ce "Cinéma blanc" consiste.

PREMIERS SOUVENIRS

Contrejour.

A l'ombre du phare de Quiberon, je suis dans les bras de "Mamie". Ma mère à côté me dit "Regarde ton père, là-haut". Et en effet, mon père me fait signe du haut du phare.

Mon plus vieux souvenir. Je vais avoir deux ans. Juillet 1952. C'est une image ancrée dans mon fond rétinien. Typique, mon père a voulu monter. absolument Je le comprends, j'aurais aimé également.

Mais ma mère et ma grand-mère sont restées avec moi. Trop sportif.

De la même année, un autre souvenir, cette fois à Sartrouville, dans l'avenue Pasteur. Mamie va me promener en poussette l'après-midi.

Notre future maison est en construction et elle s'est arrêtée pour discuter avec les ouvriers. Mais je n'ai pas retenu la discussion...

Ma grand-mère habite au 15. La future maison familiale sera au 15 bis. Ils ont acheté le terrain adjacent.

Ma grand-mère n'a jamais aimé mon père, et je me suis toujours demandé pourquoi elle l'avait renseigné sur ce terrain à vendre. Mais bien lui en a pris, puisque c'est elle ensuite qui va m'élever et je n'aurai qu'à m'en louer.

Je suis né le 26 juillet 1950 à 16h20 à l'hôpital Foch à Suresnes

AVENUE PASTEUR

Mon père, employé à la S.N.C.F. a rencontré ma mère dans un autre bureau,

Il se sont mariés, m'ont eu et se sont installés à la limite de Sartrouville, à Montesson. Aucun souvenir de cette baraque, que j'ai vue plus tard avec de belles bow-windows.

Selon donc l'avis de Mamie (ma mère-grand), mes parents ont acquis le terrain d'à côté de chez elle. Il fallut donc faire construire.

Premier jalon, un architecte.

Mon père avec son maigre salaire de scribouillard n'a pas hésité. Il est allé voir Le Corbusier. Carrément !

Là, le beau-frère, qui se nommait également Jeannerey, a examiné le cahier des charges et a pondue des plans futuristes.

Seconde étape, un entrepreneur pour réaliser cette oeuvre.

Il s'est de suite avéré que ça dépasserait tout budget d'employé à la comptabilité. Plusieurs maçons ont donné le même diagnostic. Il a donc fallu revoir à la baisse, et un petit architecte de quartier a remodelé la chose, de manière à ce que ce soit envisageable.

Résultat de la maison futuriste "Le Corbusier" : un cube sans charme. 9 x 9 x 9m. On a même réduit à 9 x 9 x 8... pour économiser.

La honte de la rue, jusque là pourvue de pavillons traditionnels...

ORGANISATION

Je ne me souviens pas de l'installation dans ce nouveau home où je grandirai.

Mais mes parents travaillant tous deux rue de Londres à Paname se rendaient au labeur par le train de Sartrouville à Saint-Lazare. Il fallait me garder pendant ce temps.

Et ma grand-mère, institutrice réputée, s'y est collée, en démissionnant de l'enseignement, rien que pour moi !

Elle devait avoir un peu plus de fric que mes parents et vivait là avec son mari et son fils, mon oncle Jacques devenu aussi mon parrain. Tout ça était bien pratique. Comme on m'avait prénommé Jacques pour honorer mon oncle, je devins Jacky pour ne pas confondre. Je suis toujours Jacky pour eux.

Ils habitaient un coquet pavillon banlieusard avec rez-de chaussée en meulière. Mazette.

On me remettait donc à Mamie tous les matins avant de partir et on me récupérait le soir. Et Mamie, en bonne enseignante, se mit en devoir de tout m'apprendre.

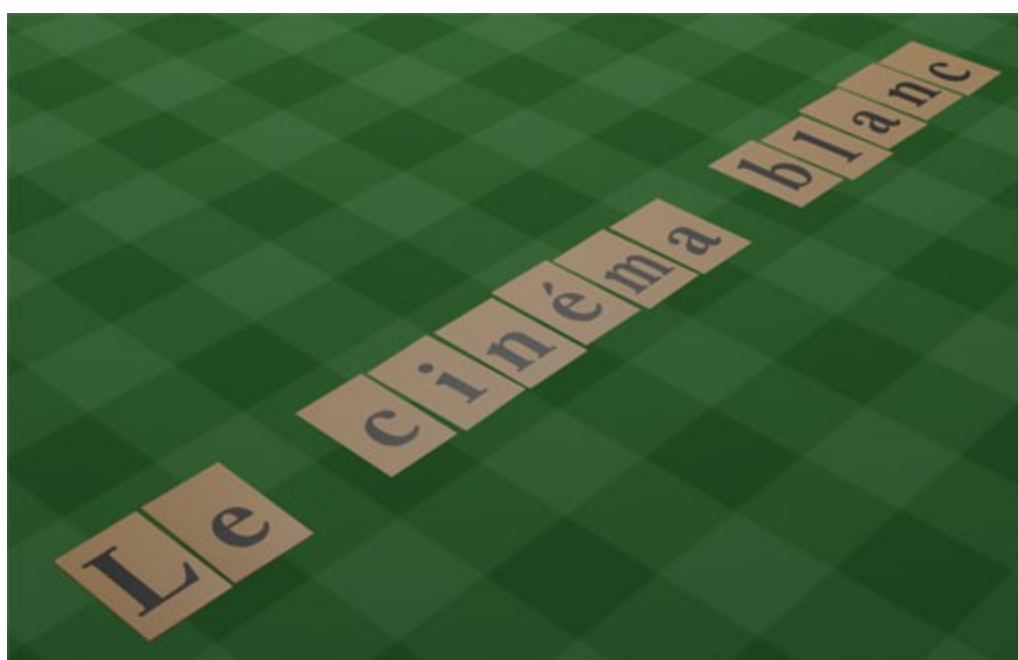
Je la suivais au jardin qu'elle aimait entretenir. Après la sieste obligatoire et haïe, elle sortait son matériel pédagogique et m'entraînait à la lecture, à la couture, au tricot, etc...

J'appris aussi à compter, à lire l'heure et avant quatre ans, je maîtrisais sommairement ces disciplines.

Comme quoi, l'âge de six ans pour faire tout ça me paraît à présent du gâchis pour les nouvelles générations. Plus tôt on commence et mieux c'est. Donc deux années perdues par les temps qui galopent...

Mais j'avais la grande chance d'avoir ma préceptrice presque à demeure. Et ça fait bien sûr la différence.

Je me souviens encore de ces petits caractères en carton bistré que j'assemblais en m'amusant sur la nappe en toile cirée du salon. Il y avait même des italiques disponibles. Ça marque bien les neurones.



LA FAMILLE

Mon oncle qui habitait à l'étage, chez Mamie, partait lui aussi travailler avec sa Motobécane 125. Il travaillait comme ouvrier horloger à la porte Maillot au "Controlographe", une fabrique de contrôleurs de trajet pour camions.

Mon oncle (et donc parrain) était la crème des hommes. J'étais admiratif de sa bécane sur laquelle il m'asseyait parfois. Il a été sympa toute sa vie.

Ma grand-mère était une maîtresse-femme. C'est elle qui menait la baraque. 'Sévère mais juste" était sa réputation à l'école Jules Ferry. Lorsqu'un de ses élèves lui demandait de bien vouloir répéter, parce qu'il n'avait pas bien entendu, elle demandait à un de ses anciens de lui expliquer. Et la réponse était "Madame Leclercq ne répète jamais. Il faut entendre du premier coup".

Elle avait grandi au Mans avec ses quatre soeurs, fille du plus grand pharmacien de la ville, la pharmacie Landais.

Une enfance bourgeoise pour elle mais pénible pour son âme un peu rebelle. Elle cherchait à se tirer. Et la guerre de quatorze arrangea les choses. On pressait les jeunes filles de bonne famille de s'occuper des blessés à l'hôpital. C'est ainsi qu'elle connut mon grand-père, qui avait reçu une centaine d'éclats de schrapnel dans la gorge à Verdun. Il ne s'en est jamais remis, et a toujours eu des défauts d'élocution.

Dans le civil il avait appris l'ébénisterie.

Après l'hosto, reprenant la vie civile, il épousa donc ma grand-mère et ils allèrent s'établir à Cabourg où il prit une échoppe-atelier. Mais ça ne marchait pas.

Ils eurent ma mère et mon oncle et avant la guerre suivante, ils allèrent s'établir à Sartrouville.

Mon grand-père se révéla piètre ébéniste. Il ne fit que dix meubles dans sa vie. C'était bien fait, mais il devait être un peu paresseux. Allié à son manque de culture, c'était désobligeant pour ma grand-mère qui fréquentait les bourgeois locaux. Il lui faisait honte.

Elle avait alors décidé d'ouvrir une petite école privée chez elle. Le salon avait été transformé en salle de classe et elle avait réussi à collecter une dizaine d'élèves. L'éducation y était donc payante et les parents payaient, sauf les plus riches qui se faisaient toujours tirer l'oreille.

Il fallait donc que mon grand-père vide les lieux pendant les cours. Comme il avait son "atelier" à la cave, il y atterrit fatalement. Cela devint son antre et il ne monta alors dans le séjour que la nuit pour dormir sur le divan.

Même pas pour dîner. Ma grand-mère lui cuisinait son assiette, ouvrait la porte de la cave, la déposait sur la première marche et criait "Georges, c'est prêt !". Le "Pépère" était donc reclus. Il était gentil avec sa voix cassée. Je n'avais pas le droit de lui parler, mais j'arrivais quand même à quelques dialogues volés du jardin à travers le soupirail. Il m'apportait souvent des gâteaux et on n'a su que plus tard qu'il était aussi kleptomane...

Mon oncle rencontra sur les conseils de sa mère la fille des grainetiers "Thierry" qui étaient partis au large de Mantes-la-Jolie, à Fontenay St-Père.

Mon oncle, avec sa pétrolette lalla donc la fréquenter et ils s'épousèrent. La première fois qu'elle vint chez Mamie, tout fier, j'avais écrit son prénom "Christiane" avec les lettres en carton sur la table.

Et elle vint ensuite s'installer à l'étage avec mon oncle. Elle était très gentille et s'occupait également de moi.



Jacques, mon oncle et parrain



3ans, encore bouclé

MON EDUCATION GRAND-MATERNELLE

J'étais alphabète, ma grand-mère décida donc de me mettre à l'école communale. J'avais six ans. Mais elle se décida un peu trop tard, les classes avaient déjà été bouclées.

En cherchant un moyen avec la doyenne locale (qui était une ancienne copine à elle), il fut décidé qu'il restait une place dans une classe de filles.

A l'école Turgot, les garçons apprenaient dans du dur, les filles avaient droit à des préfabriqués.

J'atterris donc dans la classe de filles de Mademoiselle Déroutet, qui n'avait rien à m'apprendre, je savais déjà tout, et je me permettais même de la corriger. Mais je devins vite son chouchou.

Je me souviens encore de grandes filles algériennes qui avaient du mal, les pauvres, à s'adapter à cette nouvelle culture et qui recevaient le bonnet d'âne et devaient aller au piquet. Je ne comprenais pas ces dégradantes punitions et j'avais pitié d'elles. C'était le cours préparatoire et nous avions dans les six ans, elles en avaient quatorze ou quinze.

Ma grand-mère m'emmenait et me ramenait de l'école. Elle en profitait pour me parler anglais. Elle avait été dans son adolescence quatre ans "au pair" à Aberdeen et à Londres, à Montpelier Square (dans l'appartement d'ailleurs qu'occupa plus tard Arthur Koestler).

Mais elle tomba malade. Congestions pulmonaires à répétition. Elle ne pouvait plus veiller sur moi et il fallut trouver une solution.



Avec Mamie



Avec ma tante Christiane

PARIS

Ma mère travaillait dans le quartier St Lazare au 39 rue de Londres, au quatrième étage à MA3, le bureau des recettes, dont les fenêtres surplombaient la place d'Amsterdam. Mon père était lui à MA2 une cinquantaine de mètres plus loin au 51 et sa fenêtre donnait sur les voies de la gare Saint-Lazare.

Juste en face de son bureau à lui, ma mère dégotta une école privée pour moi, où c'était tout proche de son bureau.

Elle pouvait donc m'emmener avec elle au bureau chaque matin et je pris vite l'habitude d'aller tout seul à l'école.

C'était le "Cours Hattemer-Prignet", école assez rupine où il y avait plus de mômes du huitième et du seizième que des enfants de petits employés balieusards.

Mais l'école avait bonne réputation. A juste titre. Elle était aussi servie par le diocèse avec catéchisme dans les classes, où j'assistais, étant catho, fils de non-pratiquants (mon père était un divorcé, et donc excommunié avec ma mère aussi dans la foulée).

J'étais un peu déplacé mais je ne m'en suis jamais aperçu. Ma mère payait sans doute une fortune mais la solution fonctionnait.

A midi, je revenais au bureau pour déjeuner, ma mère avait un petit réchaud électrique dans son placard pour réchauffer la gamelle qu'elle avait préparé la veille au soir. Ma mère, employée consciencieuse, avait eu l'autorisation exceptionnelle de me faire entrer dans ses locaux administratifs.

Les collègues m'aimant bien, me toléraient donc. Il étaient sympa. Même Phiphi, coco convaincu qui se moquait ouvertement de ma bondieuserie. Car j'étais un vrai crapaud de bénitier.

Et quand je chantais des cantiques, il transformait "les saints et les anges, en chœur glori-i-eux" en "les singes et les anges...".

Je passais donc une heure chaque matin aux côtés de ma mère à son bureau, à midi, et le soir entre cinq et six heures.

Je la regardais travailler et un jour qu'elle était arrivée plus tard que moi, j'avais déjà fait son travail. On me réprimanda parce que j'avais signé à sa place, mais tout était juste !

A midi, nous écumions le quartier Saint-Lazare, du square de la Trinité au square Louis XVI en passant par les "Galeries Lafayette" ou les quatre magasins du "Printemps", où ma mère faisait les "coupons", c'est-à-dire achetait des restes de tissu pas cher pour se coudre des robes avec des "patrons".

Passage du Havre quotidien, un lieu que j'ai toujours affectionné. Le rayon des jouets à Noël ou les vitrines magiques au "Printemps" n'échappaient pas à notre virée.

Et je fus gâté en train électrique "Jouef" puis plus tard en maquettes "Heller".



Devant Condorcet mon futur lycée

LE COURS HATTEMER

Au "Cours Hattemer-Prignet", je parfaisais mon éducation, notamment en orthographe avec une dictée quotidienne et examen de contrôle chaque samedi matin, en présence des parents qui le désiraient, sous le règne de Madame Monnet. Ces rituels perdurèrent pour moi de la dixième à la septième, me préparant à l'examen d'entrée en sixième au petit Lycée Condorcet tout proche.

L'école était mixte et j'étais bien traité, tant par les maîtresses que par les autres élèves richards. La première institutrice fut Madame Porte qui le premier jour en me présentant à la classe me planta le doigt dans l'oeil.

Vinrent ensuite Mademoiselle Duc, puis Mademoiselle Taffin, et Madame Taffoireau. Dès la huitième, on m'inscrivit à l'anglais facultatif. J'avais déjà quelques bases.

J'y eus ma première "fiancée", bien que virtuellement et unilatéralement. Elle m'aimait bien, sans plus. Elle avait deux ans de plus, en sixième et s'appelait Anne Compagnon, soeur d'Antoine dans ma classe. Ils étaient enfants du plus jeune colonel de France et jouaient avec les petits-enfants du Général de Gaulle.

Nous allions au catéchisme alternativement dans une salle de classe puis à l'église Saint-André d'Antin, toute proche. Nous y allions à pied, et une "copine" m'escortait souvent, Bernadette Semichon, me contant des fariboles extravagantes sous forme de feuilleton. J'espère qu'elle a trouvé sa voie dans l'écriture, elle avait une fort belle imagination et savait l'exprimer.

Ce passage au "Cours" m'aura été bénéfique et m'aura doucement préparé au sauvage "lycée".

Que voulait devenir ma vie à cette époque ? J'en étais encore à épouser ma cousine Annie Thiébot, avoir avec elle trois filles et trois garçons et tenir une épicerie.

LES PARENTS

On a tous de drôles de parents et les miens n'échappaient pas à cette règle :

Ma mère était petite, hyperconsciencieuse, économe (heureusement), peu attirante, et elle avait épousé mon père parce qu'elle n'en avait pas accroché d'autre. Elle se sacrifiait pour "bien" m'élever avec son petit salaire.

Mon père était tout le contraire, velléitaire, dépensier, coureur, tous les weekends absent dans des voyages, conférences et assemblées de l'ATC (Association Touristique des Cheminots). Il partait aussi pour peindre ce que ma grand-mère appelait des "croûtes".

Il était aussi peintre du dimanche et avait un emplacement avec chevalet et matériel à l'atelier de peinture des cheminots dans la gare Saint-Lazare. Un jour, j'avais 14 ans, il me prêta tout ça pour que je participe à l'expo "Prix Schaeffer" et je lui rends grâce pour cet exceptionnel intérêt.

Car ma première toile fut remarquée et sa photo parut dans pas moins de trois journaux internes.

Mes parents faisaient déjà chambre à part quand j'avais six ans, "parce que mon pater ronflait !"... Enfin, c'était l'officielle raison. Je ne sus jamais si ma mère refusait de coucher avec lui par hantise de l'acte ou parce qu'elle était jalouse de quelque tromperie avérée.

Ma mère me fit soudain coucher dans sa chambre en y amenant mon lit. Je compris que c'était pour échapper à la "corvée". Je sentais mon père derrière le rideau de la porte de communication, juste derrière ma tête. Je découvris aussi des trous de voyeur creusés dans le mur, et d'autres dans l'escalier, pointant sur la cuvette des WC. Je fus étonné, ne dis rien et fis la relation plus tard.

Quand j'eus huit ans, mon oncle me donna son vélo d'enfant et mon père m'accompagna quelques soirs à pied pour m'apprendre dans des rues désertes. Puis un jour, il me proposa de faire une grande balade en vélo. Nous roulâmes dans les champs de poireaux jusqu'au village de Montesson.

Là il me déclara qu'il allait me présenter ma soeur !!! Je tombais des nues. Quoi, j'avais une soeur ? Ça va vite dans la tête quand on vous assène un truc comme ça ! Pourquoi on ne m'avait rien dit ? Pourquoi aujourd'hui ?

Au cimetière, il me montra une petite tombe et me présenta ma soeur mort-née, Sylvia.

Je revins de la balade déboussolé et m'en inquiétai auprès de ma mère, furieuse que ça se soit passé ainsi. Mais j'abondai plutôt bêtement dans le sens de mon père. Il y eut beaucoup de disputes à mon sujet, on s'en doute.

Mon père voulut me construire un réseau fixe de train électrique qui prit la moitié de la salle à manger. Moi, je préférais expérimenter des circuits et le réseau resta des années, non terminé. Ma mère a subi mais pas apprécié...

Mon père commençait des travaux qu'il ne terminait jamais. Je commençais à le savoir. Il ne fut pas un mauvais bougre et de temps en temps, il s'intéressait à moi.

Mais la plupart du temps, il était absent. Il achetait des revues de luxe qu'il passait à ma grand-mère alitée qui critiquait ces dépenses inutiles.

Son humour n'était de l'humour que pour lui.

Lorsque je lui posais des questions, il me répondait souvent faux. Un jour je lui avais demandé "Alors notre corps est fait d'atomes ?" Il avait répondu "Non, il est fait de cellules." Il était pourtant abonné à Science et Avenir...



A ma communion

LE PETIT CONDORCET

Le lycée Condorcet était aussi de bonne réputation, pas la meilleure, qui était immuablement pour "Louis-le-Grand".

Mais il a eu tant d'élèves célèbres que je ne les citerai pas. Il était divisé en "petit lycée" de la sixième à la quatrième et "grand lycée" de la troisième au bac et à plus quelques classes préparatoires aux grandes écoles.

Le "petit" était en haut de la rue d'Amsterdam, le "grand" rue du Havre, juste en face de la gare Saint-Lazare.

Pour y accéder, je remontais donc la rue d'Amsterdam et ma mère surveillait que je mettais bien ma capuche, que j'enlevais ensuite avant le bahut, car j'en avais une véritable honte.

Ma première journée de lycéen, à dix ans (j'avais un an d'avance que je perdis plus tard en première) est gravée profond dans mon neurone.

Je découvrais cette nouvelle prison ("Notre prison est un royaume") et je dus me mettre en rang sous le grand préau pour la constitution des classes.

Le surgé (Surveillant général), Monsieur Colotte lisait les noms de la haute balustrade. Bien obéissant, j'allai me mettre en rang à l'appel de mon patronyme.

Mon voisin, Pierre Rabès, commença aussitôt à me parler. Il avait un regard sadique et triplait sa sixième. Il me traita bientôt de petite machine à enculer les pétards (ou peut-être les têtards), puis me demanda : "Tu sais ce que ça veut dire, enculer ?". J'étais un peu ahuri, mais répondis que bien sûr je savais, ça voulait dire "mettre dans le cul", déduction car bien sûr je ne connaissais pas, bien que n'ayant aucune idée de ce qu'on pouvait y mettre (des pétards ? des têtards ?).

Je décidai de prendre aussitôt du recul vis-à vis de cette étrange créature. Mais j'étais son voisin... Je ne pouvais m'échapper.

Plus tard, pour acquérir nos places assises, j'eus du mal à m'en éloigner. Mais il était devant moi, sous moi, et il commençait à rouler des pelles à son voisin dès que le prof écrivait au tableau.

Puis vint le bizuthage...Premier jour à la récré avant d'étrener le réfectoire (grande première pour moi, déjà plein d'appréhension). De la cour de récré, par les soupiraux, on apercevait les quelques quarante tables octogonales en formica jaune.

Puis vint l'instant d'y aller. Aussitôt, mon voisin Djouder, très sympathique, entreprit de me mettre au parfum : Qu'aurions-nous comme dessert ? Du "sandra" ! Ne connaissant pas, je demandai ce que c'était. "Ben, du sang de rat avec les poumons !".Réellement anxieux, je vis arriver les assiettes de dessert, mais ce ne fut heureusement que de la crème au chocolat. Bizuthage léger.

Mais ça se corsa ensuite. De retour dans la cour de récré, ce vieil ami, Pierre Rabès, me repéra. Il m'obligea à le porter dans mon dos. Il me demanda ensuite de l'appeler "Maître" et je serai son esclave ! La nature humaine peut se dévoiler très tôt.

Puis il m'amena près des rambardes sur le réfectoire et me mit les bras derrière la barre. Pour me torturer ! C'est-à-dire m'enfoncer son poing dans les côtes et tourner fort. Ça faisait mal, mais c'était mon destin... Trois jours ainsi avant que je me rebiffe.

Les trois années au petit Condorcet passèrent devant des profs parfois plus ou moins déjantés.

LE GRAND CONDORCET

Promotion, entrée en troisième avec BEPC à la fin de l'année scolaire, à la rue du Havre, je n'avais qu'à traverser la place pour aller prendre mon train, et cette fois en échappant à la cantine.

Donc deux allers-retours quotidiens Sartrouville-Paris.

J'aimais déjà la musique et les chansons que j'entendais à la radio. Et aussitôt rentré, l'après-midi, je syntonisais SLC (Salut les Copains) et je buvais du yéyé.

Deux élèves de ma classe, Vibert et Loucas, me branchèrent d'abord sur les Beatles mais surtout sur les Who, qui débutaient.

Ils me firent adhérer au "club des Rockers", me permettant d'aller écouter les Kinks, les Pretty Things, Antoine, Ronnie Bird, et les Who à la "Loco", local de rock pour les jeunes créé par André Pousse au rez-de chaussée du Moulin Rouge, à la POlace Blanche.

J'évoluais musicalement, bien qu'habillé en blaireau avec des feux de plancher. Je commençai à me laisser pousser les cheveux, au grand dam de ma mère. Et en redoublant ma première, j'arrivai au bac, en 1968.



Avec mes tantes et cousins vers 14 ans

LE BAC 68

Dès le début du mois d'avril, l'agitation commença. N'ayant pas la télé, j'ignorais tout. Un jour, mon voisin de classe, Lamblot, jusqu'alors silencieux, se déchaîna en écrivant au tableau "ASSEZ !"

Assez de quoi ? Je n'en savais fichtrement rien. Mais le lycée se paralysa avec la grève. Je n'avais aucune conscience politique, mais ça bougeait et me semblait intéressant (surtout l'arrêt des cours).

J'avais pour ami sartouvillois Michel Sallès, plus au jus, et il sut comment se rendre à la manif du 13 mai. Nous parvîmes à nous insérer dans des bus de jeunesses communistes affrétés par la municipalité (Merci Monsieur Chrétienne) et nous voguâmes vers Paris au son des chœurs de l'armée rouge locale. Sitôt ceux-ci débarqués à République, ils déplièrent effrontément des banderoles déclarant "Pompidou, des sous !". Je ne comprenais peut-être pas grand chose à la crise, mais je supputais tout de même que c'était à côté de la plaque.

Nous défilâmes de République à Bastille, sans heurts, puis nous rentrâmes. Rien de grave ne s'était passé.

Mais tout était chamboulé. Le bac de juin ne pouvait être assuré comme d'habitude. On décréta qu'il n'y aurait qu'un oral. Pas d'écrit.

Le jour dit, je parvins malgré les grèves de trains et de métros au lycée parisien qui m'avait été assigné.

C'était un peu le bordel. Nous attendions tous dans un couloir de passer chaque matière dans une classe.

Le français fut étonnant. Une prof bigleuse avec les jambes écartées sur le bureau en face de moi, je débitai le peu que je pouvais raconter.

Elle me disait sans "Oui, c'est ça, extraordinaire !" mais me nota 4/20...

Dans chaque salle, nous tirions deux petits papiers pliés pour choisir un sujet à développer.

En géo, je tirai la façade baltique de l'URSS ou le Nordeste brésilien. Je choisis ce dernier, et après avoir délayé le café, le cacao, la canne à sucre, le prof me dit désolé, c'est une région pauvre sans aucune ressource. 2/20. Etc, je n'eus pas mon bac. Mais j'avais encore le rattrapage en septembre.

Là, j'eus plus de chance, vraiment de la chance, car je ne savais toujours rien, et grâce à 5 points supplémentaires en dessin, je passai la barre fatidique des 200 points avec 203.

Minable, mais j'avais mon diplôme de Bac C (math) (qui m'octroye aujourd'hui 20 Euros de retraite supplémentaire, on se demande pourquoi.

Je n'avais que le choix pour suivre des études, j'avais le droit de rentrer en fac.

J'hésitais entre chimie, astronomie et architecture.

Finalement j'optai pour le plus agréable, prof de dessin d'art, en lycée. Grandes vacances, salaire assuré, et pas trop fatigant. Mes profs ont souvent bouquiné pendant qu'on dessinait les modèles qu'il nous avaient préparés. Tranquille !

PRÉPA À PROF. DE DESSIN À CLAUDE BERNARD

A cette époque, il n' y avait qu'un tracé. Rentrer au lycée Claude Bernard, près du bois de Boulogne pour quatre années d'études. Pour y parvenir, un concours d'entrée. Il suffisait de s'inscrire.

Encore fallait-il y être préparé. Et la solution la plus en vue était le "télé-enseignement" qui consistait à envoyer des dessins qui seraient retournés corrigés, tous les quinze jours. Gratuit ou presque.

Ce que je fis consciencieusement.

J'envoyai mes deux premiers dessins en octobre. Puis les autres mais sans recevoir de correction.

La première m'arriva à Noël, me disant de tenir compte des observations précédentes... Et encore, cette correction était erronée. Un dessin à moi pas corrigé, et une autre corrigé mais pas de moi...

Je ne tardai pas à arrêter.

Mais entre temps, j'avais dessiné des modèles vivants. Des copines de copains bénévoles. Pour rien donc.

Je me présentai toutefois au concours. Trois épreuves : un buste au crayon, une illustration au stylobille et une fiche-plante à la gouache.

Trois notes sur 20 pour 60 admis sur 600 prétendants : 2, 3,5 et... 10 à ce que je pensais avoir raté.

Donc, recalé. Il fallait trouver autre chose.

L'INFORMATIQUE

Mon ami Michel Sallès me brancha sur l'Institut de Programmation à la Fac de Sciences où il était inscrit.

Je ne savais même pas ce qu'était l'informatique, mais la programmation en BASIC me plut rapidement. Le reste non, on voulait me faire faire de la gestion, déjà pour moi contre nature. Quelques semaines à Jussieu, puis transfert à Porte Dauphine dans les bâtiments de l'OTAN.

Et j'assistai aux cours pendant l'année universitaire (de janvier à juin, cool). Mais il n'y avait qu'un seul ordinateur pour 150 étudiants. Il fallait donc attendre son tour pour les travaux pratiques.

Et quand c'était mon tour, je sortais des graphismes, des suites de notes de musique sur des vieilles imprimantes à continuum perforé.

Et là, les autres pestaient contre ces interminables listings qui n'avaient aucun rapport avec nos études de gestion.

Pendant l'été, nous devions faire un stage en entreprise. Ma chère mère me trouva un stage à la S.N.C.F.

Je ne savais rien faire mais j'appris vite sur le tas. Et je faisais même le taf de l'autre étudiant qui était avec moi et qui n'y comprenait que couic.

Là, mon chef communiste m'invita à une coupe de champagne lors de la mort du Général.

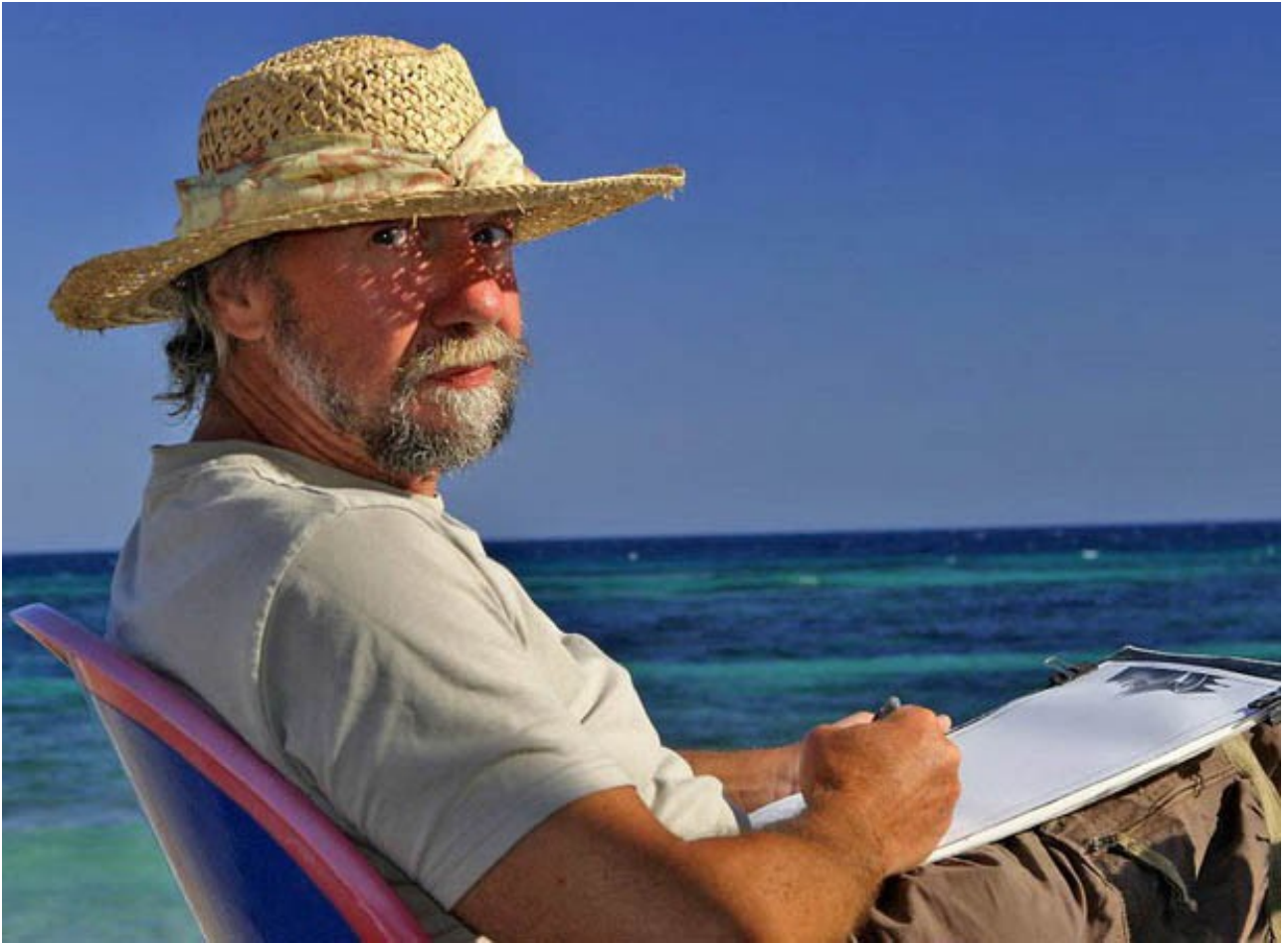
L'année suivante, je me pointai trop tard, la rentrée avait déjà eu lieu quinze jours plus tôt. Il eût fallu que je recopiasse les premiers cours. Je restai une heure dans l'amphi et ne revins jamais. Je ne récupérerai même jamais mon diplôme de première année, que j'avais pourtant obtenu.

Je préférais bosser dans le petit job de marketing où tous mes amis de Sartrouville travaillaient déjà ou faisaient semblant : "Makrotest" filiale de la CEGOS International.

La suite (mon voyage en Inde avec mon ami Gérard Mallet, mes quinze années à Formentera) ne rentrent pas dans le cadre. Peut-être une autre fois.

J'ai déjà dépassé le prévu.

Faisons à présent un grand saut dans le temps.



A Formentera

IMPREVU

J'étais à Formentera en 1984 quand je reçus un télégramme de mon père me demandant de le rappeler. Ma mère avait eu une hémorragie cérébrale (maintenant AVC). Elle avait 65 ans. Je montai aussitôt à Paris et trouvai ma mère à l'hosto.

Elle me regarda mais je ne sais pas si elle me reconnut. En tous cas, elle ne parlait plus, et les mots que je lui écrivais ne semblaient pas déclencher de réaction.

Après quelques jours de discussions avec le paternel qui pensait pouvoir se débrouiller, je rentrai sur mon île.

Il me donnait des nouvelles périodiquement, elle était passée en maison de convalescence, puis après une année à la maison. Là elle recevait des soins kinésithérapiques et des orthophonistes venaient régulièrement.

Des aides à domicile se relayaient, mais il fallait souvent changer d'organisation, car ce n'était jamais très au point. La femme de ménage, Maria, une petite espagnole sympa et marrante proposa ses services à la place.



Le 17 avenue Pasteur



Ma mère handicapée avec Maria

Et ce fut extraordinaire. Elle appréciait ma mère et c'était réciproque. Elle venait souvent même en dehors de ses horaires (7 jours sur 7) pour s'assurer que tout allait bien.

Moi, je montais deux fois par an pour que Maria puisse avoir des vacances parce que mon père n'était pas toujours très gentil avec elle.

Je lui faisais sa toilette, ses repas, j'étais présent l'après-midi quand elle allait aux toilettes, et tout ça me tenait plus de dix heures par jour.

Elle avait réappris à parler et même écrire de la main gauche. Fantastique travail des orthophonistes.

GARDE-MALADE

Ainsi passèrent les années sans qu'elle se récupère plus, mais son état stable lui permettait de lire un peu et de regarder la télé.

Je montais deux mois chaque année et avec Maria ça fonctionnait bien le reste du temps.

Mon père restait à la maison et ne courait plus la gueuse.

Quand je mangeais avec eux, mon père si coquet auparavant bavait un peu sur sa salopette et posait son dentier à côté de son assiette quand il le gênait. Il sortait faire ses courses à la "Vie Claire" en salopette maculée.

Il achetait tout ce qui sortait de chez "Selection du Reader's Digest" pour avoir plus de chances à la "Sélection des grands Tirages".

Il était assez naïf pour y croire, et il annonçait souvent aux voisins qu'ils boiraient bientôt le champagne...

Il recevait plusieurs paquets tous les jours, des livres, des cassettes, des vidéos, et dilapidait tout son fric dans ces foutaises dont il n'ouvrait même pas les paquets.

Ça s'entassait dans sa chambre, et les colonnes montantes obstruaient déjà la clarté de la fenêtre. Plus tard je trouvai de nombreux envois doubles et même triples.

Par deux fois, je parvins à faire cesser les envois sans lui dire, bien sûr, mais il se réinscrivait en douce.

Une fois, je dus aller au siège menacer de prendre un avocat. Et enfin, les envois cessèrent définitivement.

SECOND AVC

Mais mon père avait 85 ans et sa santé commença à décliner. Il tombait dans la rue, et garda bientôt le lit. Maria veillait donc un peu sur lui aussi. A ma dernière visite avant son décès en 1997, il ne put me dire que "Qu'est-ce qu'elle est énervante, cette tourterelle !"

C'est lors de mes deux derniers séjours que ma mère commença à me parler de sa vie. Et je détaillerai plus tard.

Et puis arriva un second AVC, le cumul fut lourd. Elle parlait encore, mais les sons qui sortaient n'étaient pas du tout ceux qu'elle désirait. S'en rendant compte, elle s'énervait et martelait les bras de son fauteuil. Horrible !

Maria ne se sentait plus capable de s'en occuper et tout le monde me poussa à la mettre en "maison".

J'habitais alors près de Carpentras avec Hannelore que ne voulais pas encombrer de ma mère à la maison.

Je me mis en quête d'un foyer et ce que je vis dépassa mon imagination. Des mouiroirs pas chers, des palais trop chers.

J'en trouvai un potable, pas donné, mais ça allait. Je retins une place et commençai à organiser le transfert par train.

Mais la nuit, j'imaginai ma mère dans cette petite piaule, tout de même avec balcon donnant sur la gare de marchandises de Carpentras

et je pris ma décision dont je fis part à Hannelore, j'allais monter faire le garde-malade chez elle. Je dus décommander le foyer, et bien que ce ne fut pas prévu, ils me remboursèrent. Sympa.

Le soir, une fois dûment couchée, 27°C dans sa chambre et elle avait froid. Moi, j'étais en T-shirt et j'ouvrais ensuite grand la fenêtre de ma piaule d'enfant.

C'était plus dur qu'avant bien sûr et elle partait souvent en hopital où j'allais la visiter tous les jours en vélo.

Et en 1999, elle décéda à l'hosto. Je crois qu'elle se laissa mourir. Soulagement pour elle et pour tous.

Comme nous en étions aux disputes fréquentes avec Hannelore, moi héritant de la maison après toutes les démarches notariales et autres, je décidai de ne pas redescendre et de réhabiter Sartrouville. Ce qui ne m'enchantait pas non plus outre mesure.

Après un an de pluie et de grisaille, n'en pouvant plus, je vendis, redescendis au soleil (à Pont-du-Gard d'abord) et commençai une carrière de rénovateur de maisons.



EPILOGUE : LE CINEMA BLANC

Retour en 1998, période à laquelle je m'occupe de ma mère pour la dernière fois avant son second AVC.

Mon père est mort, elle se retrouve seule à la maison, bien veillée par Maria. moi, je viens mes deux mois et j'essaye d'en savoir plus sur leur "idylle"... Et elle m'explique :

Mon père venait s'asseoir à son côté au bureau, ce qui était mal vu, mon père était partout mal vu à la S.N.C.F.

Son chef avait juré qu'il ne monterait jamais en grade. Il faisait souvent la belle sans explications.

Donc mon père venait se faire consoler par ma mère compatissante des ennuis qu'il avait avec sa femme.

Il n'avait jamais d'argent. Ma mère lui en prêtait, mais ne comprenant pas ce qu'il en faisait, elle décida de le filer.

Et il allait aux putes...

Mais petit-à-petit, il la sortait. Pas toujours très correct. Il l'invitait par exemple à une opérette (le Petit Duc) mais il ne venait pas.

**Un jour il lui dit " Ce soir, je t'emmène au "cinéma blanc".
"C'est quoi, ça ?" "Surprise ! Tu verras..."**

Et il l'emmena dans un hôtel de passe, rue de Provence.

C'est là qu'il dépucela ma mère, rouge de honte.

Mais elle avait enfin un mec, pas comme elle l'aurait souhaité, mais faute de grives, on mange des merles. (Et puis un fils qu'elle a su bien élever et qui l'a comblée, au moins jusqu'à ce que je commence à diverger).

Elle habitait une piaule rue Lepic à Pigalle, et c'est là qu'il y eut un constat d'adultère qui la décrivait comme "petite, campagnarde, boulotte et peu amène".

N'empêche que le divorce prononcé, elle l'épousa.

Le cinéma blanc n'est pas la cause directe de ma naissance, puisqu'il y eut auparavant ma soeur Sylvia morte à la naissance à cause d'un médecin bourré.

Mais je crois tout de même être un enfant du cinéma blanc !